**RENCONTRE CULTURELLE ET SOLITUDE DANS RUE DES
TAMBOURINS DE TAOS AMROUCHE / CULTURAL ENCOUNTER
AND LONELINESS IN RUE DES TAMBOURINS OF TAOS
AMROUCHE / ÎNTALNIRI CULTURALE ȘI SINGURATATE IN RUE
DES TAMBOURINS DE TAOS AMROUCHE¹**

Résumé: Le présent article présente une tentative de l'application de l'approche interculturelle en littérature, avec des concepts empruntés à la psychologie interculturelle, l'œuvre de Taos Amrouche Rue des Tambourins sera lue en tant que texte portant à la fois une dimension interculturelle et multiculturelle.

Mots-clés: Rencontre culturelle, Taos Amrouche, Exil, Solitude

Abstract: This article presents an attempt to apply the intercultural approach in literature, with concepts that will be borrowed from intercultural psychology, the Taos Amrouche novel's Rue des Tambourins will be read as a text carrying both a dimension intercultural and multicultural.

Keywords: Cultural Encounter, Taos Amrouche, Exile, loneliness

Traiter de la littérature en tant que terrain propre à l'interculturel est de plus en plus prisé par les spécialistes, car la littérature qui porte sur le Soi et l'Autre est, comme le précisent M. Abdallah-Preteuille et L. Porcher, l'espace de l'homme et de son humanité, « elle rend compte à la fois de la réalité, du rêve, du passé et du présent, du matériel et du vécu » (1996 : 138), et elle reste « le lieu emblématique de l'interculturel » (Abdallah-Preteuille et Porcher 1996 : 162). Le texte littéraire peut éclairer les modèles culturels qui y sont intégrés (Collès, 1994), ainsi lire une œuvre littéraire peut présenter différentes cultures en présence, mais la question qui se pose, c'est de savoir quelles interactions existent entre ces cultures au sein d'un texte littéraire? Sont-elles en simple juxtaposition ou interagissent-elles entre elles? Et comment le personnage, cet être de fiction, vit-il cette rencontre culturelle?

Afin de répondre à ces questionnements, nous emprunterons des concepts de la psychologie interculturelle, notamment la conception de Mucchielli (1989) qui conçoit l'aliénation identitaire comme le résultat de l'intervention d'un système extérieur sur une identité constituée et qui tente de la modifier et les travaux de Carmel Camilleri, (Camilleri et Cohen-Emerique, 1989) qui à travers l'analyse du concept du choc culturel et de l'interaction ou non entre les cultures, il a précisé certains concepts comme pour le multiculturalisme et l'interculturalisme.

Dans cette conception, le multiculturel suppose la présence des cultures, avec une juxtaposition, un alignement culturel avec une séparation nette. Tandis que l'interculturel, valorise plus l'idée d'une action volontaire tournée vers la décentration, le positionnement réflexif, l'empathie, la coopération, le dépassement des préjugés et stéréotypes et l'acceptation de l'Autre.

Marguerite-Taos Amrouche : entre deux univers

Notre analyse portera sur l'œuvre d'une auteure algérienne, qui a porté en elle les stigmates de la séparation et de l'exil, et qui durant toute sa vie, elle a essayé de retrouver une identité propre. Il s'agit de Marie-Louise dite Marguerite Taos Amrouche (1913-1976), qui est considérée par certains critiques comme étant la 1^{ère} auteure algérienne d'expression française avec *Jacinthe noire* publié en 1947.

Fille unique d'une fratrie nombreuse, Taos Amrouche est issue d'une famille algérienne, de confection catholique, qui, pour fuir la situation difficile vécue en Kabylie, a

¹ Samira Boubakour, Université Batna 2, Algérie, samira.boubakour@yahoo.fr

opté pour un exil volontaire en Tunisie, puis en France où tous les membres de la famille ont terminé leurs jours, à l'exception du père Antoine-Belkacem Amrouche, mort et enterré en Algérie.

La famille Amrouche compte en son sein de grands noms de la littérature algérienne d'expression française, avec Fadhma Ait Mansour et ses deux enfants Jean et Taos qui ont œuvré pour la sauvegarde du patrimoine culturel berbère, notamment à travers les chants et la poésie. Mais les membres de cette famille, surtout les femmes, ont souffert des blessures culturelles, ils « ont été confrontés à l'amertume du déracinement et du déchirement entre les deux cultures, berbère et française et les deux spiritualités : islam et christianisme. » (Drici, 2013 : 16)

Auteure d'une autobiographie intitulée *Histoire de ma vie* (1968), Fadma Ait Mansour y relate les souffrances qu'elle a vécues et le sentiment de solitude et d'exil qui l'ont accompagnés toute sa vie :

« j'étais toujours restée « la kabyle » : jamais, malgré les quarante ans que j'ai passés en Tunisie, malgré mon instructions foncièrement française, jamais je n'ai pu me lier intimement ni avec des Français, ni avec des Arabes. Je suis restée, toujours l'éternelle exilée, celle qui, ne s'est sentie chez elle nulle part » (Ait Mansour, 1968 : 195)

Ce sentiment de déracinement sera partagé par sa fille Taos Amrouche qui dans son œuvre romanesque présentera des personnages, à son image, déchirés entre deux mondes (algérien et français), deux ou plusieurs cultures (arabe, kabyle, française) et deux religions (Islam et Christianisme), que même l'amour n'a pu combler, dans son roman posthume, *Solitude ma mère*, (1995), la narratrice évoque l'incapacité de l'homme qu'elle aime à la comprendre

« Il ne comprenait rien à ma nature profonde, et notre drame le dépassait. Aussi me blessait constamment sans le vouloir. Nos racines étaient à nu ; c'étaient-elles qui demandaient à s'enraciner en un être qui me devienne l'équivalent du pays à jamais perdu et me fasse oublier le sentiment d'exil atroce que nous trainions partout » (Amrouche, 1995 : 38)

Dans la même œuvre, la narratrice Amena, alter ego de l'auteure, se présente comme un être hybride, qui vit une quête identitaire douloureuse et prisonnière d'un exil perpétuel, et face au conservatisme patriarcal, l'auteure se rebellera et affirmera son identité de femme qui la démarquera des autres auteures africaines.

« elle éprouve certainement très tôt le sentiment plus ou moins conscient mais toujours aigu d'un manque profond – manque d'appartenance qui se transforme en manque d'amour quand elle devient une adolescente et une femme. De sorte que cet orgueil qu'elle affiche [...] est à comprendre de sa part comme un refus de capituler, de se laisser aller aux effets visibles de la douleur et du désarroi. » (Brahimi, 2012 : 8)

Rue des Tambourins

Le livre sur lequel porte notre analyse s'intitule *Rue des Tambourins* (1960), il relate l'histoire de Marie-Corail (Kouka), fille de la famille Iakouren. Le roman débute en 1925, en Tunisie, Kouka a onze ans et narre les événements familiaux, jusqu'à l'âge adulte. Les Iakouren, obligés de quitter la Kabylie pour la Tunisie à cause des conditions de vie, sont une famille conservatrice et unie mais qui se désagrège petit à petit avec les départs successifs de ses membres. Cette famille est composée du père (Augustin), de la mère (Caroline dite Yemma), de la grand-mère paternelle (Gida) et des enfants (Marcel, Georges, Charles, Nicolas, Laurent, Luc, Marie Corail (Kouka) et la bru Emraude)

L'œuvre est composée de quatre parties titrées, la première (Tenzis où le règne de Gida : pp. début -125) porte sur la présentation de la culture traditionnelle d'origine, la deuxième (Asfar où le règne de Yemma : pp. 129-195) offre une conception plus moderne,

avec le départ de la belle-mère (Gida) et la vie selon les lois de la mère Caroline (Yemma). La troisième (Entre Noel et Bruno : pp. 199-289) porte plus sur la vie de Kouka jeune femme et ses premiers émois amoureux, et la dernière partie (Le dernier septembre : pp. 293- fin p.336) évoque les tourments de la jeune femme incapable d'aimer à cause de la perte de ses origines.

L'exil des Iakouren

A maintes reprises dans l'œuvre, il nous a dit que cette famille devait payer une rançon, et qu'elle devait vivre avec le sentiment d'avoir commis une faute, ils sont liés à l'exil en tant que rançon à payer.

« c'était le chemin de l'exil et de Tenzis qui s'ouvrait pour les Iakouren. Façonnés par une vie nouvelle, souffrant la douleur des déracinés, ils allaient devenir cette famille des merles blancs qui jamais ne réussirait à passer inaperçue » (Amrouche, 1996 : 84)

La conversion au christianisme du père et de la mère des Iakouren, qui nés Musulmans, ont préféré être catholiques, est considéré surtout par la mère d'augustin (Gida) comme une faute irréparable, ce changement de foi les a placé en conflit muet face aux leurs, et qui les a rendu étrangers par rapport à eux, la petite Kouka face à sa grand-mère musulmane ne pouvait lui dire

« que le christianisme nous avait arrachés à notre terre pour nous jeter dans l'aventure? Pouvait-elle avouer à l'aïeule qu'à tout prendre, mieux valait souffrir de la solitude en exil, que se sentir exilé dans son propre pays? Endurer l'incompréhension des étrangers passe, mais endurer celle de ses frères, quoi de plus cruel? » (Amrouche, 1996 :31)

Etrangère et seule

« Vous ne serez jamais heureuse! », cette sentence dès l'incipit condamne la petite Kouka au malheur. Marie-Corail et sa famille auront toujours le sentiment de se sentir « étrangers au Pays, étrangers à Tenzis et partout, tel sera notre lot » (Amrouche, 1996 : 34), et ce à plus d'un titre :

- Étrangers parmi les leurs dans le pays des origines à cause de la différence religieuse, « nous étions chassés de notre pays, séparés de nos frères » (Amrouche, 1996 :76)
- Etrangers en Tunisie par rapport aux Tunisiens, nommés comme arabes dans le texte et qui sont Musulmans
- Etrangers par rapport aux Français de souche, même s'ils sont Chrétiens comme eux.

« je connaissais déjà ce sentiment d'être exclue du cercle magique, j'éprouvais cette envie de courir me réfugier dans les jupes de Yemma. Pourquoi fallait-il que je fusse toujours « dépareillée »?...Que je me trouve au milieu de compagnes musulmanes ou françaises, j'étais seule dans mon espèce. Aussi loin que je remonte dans le souvenir, je découvre cette douleur inconsolable de ne pouvoir m'intégrer aux autres, d'être toujours en marge » (Amrouche, 1996 : 105)

Les femmes de cette petite famille partageaient le plus le sentiment de solitude et d'exil ; qui faisait d'elles des renégates et de leur famille « une race à part » (Amrouche, 1996 : 37). Face à cette détresse identitaire basée sur le sentiment de non-appartenance et de rejet des groupes sociaux environnants et vécue par Marie-Corail, il nous paraît intéressant de voir comment Taos Amrouche a articulé l'exil et les différentes cultures dans son œuvre *Rue des Tambourin* pour témoigner de la crise identitaire et de la rencontre culturelle vécues par la protagoniste Marie-Corail.

L'auteure a adopté différentes stratégies d'écriture pour peindre l'univers de Marie-Corail, qui évolue certes au fil des pages mais qui reste attachée à son enfance « qui représente la sécurité, l'innocence, la pureté. Ce besoin d'enfance n'est pas de l'infantilisme mais elle ne veut pas grandir par peur de l'avenir. » (Amhis-Ouksel, 2011 : 36)

Retour en arrière

La narratrice évoque toujours ses souvenirs, qui sont en relation avec des lieux comme pour Tenzis le pays de l'enfance ou la Kabylie qui est associée aux origines et aux ancêtres, ou à des êtres comme pour Gida la grand-mère paternelle la matriarche par excellence.

La mère de la narratrice insiste auprès de sa fille pour qu'elle sauvegarde ses souvenirs de la terre des ancêtres, ces souvenirs devront l'aider à garder le cap le jour où elle se sentira seule et exilée, comme elle, et qui dit à Marie-Corail :

« J'espère que tu n'oublieras jamais cette maison pleine d'ombre, ni ces êtres tissés de la même fibre que toi: la race, la langue maternelle, l'origine, il est bon que tu en découvres, même obscurément, le sens pour plus tard, quand tu te sentiras une éternelle exilée comme moi. Alors, tu te souviendras de cette odeur de fruit et d'étable bien tenue de la maison ancestrale car, chez nous, les bêtes vivent tout contre les gens, comme dans la crèche... » (Amrouche, 1996 : 122)

Entre deux mondes

Le texte nous offre une lecture anthropologique et historique de la Kabylie qui a connue une évangélisation d'une partie de sa population, « le pays avait été coupé en deux le jour où des missionnaires étaient venus l'évangéliser » (Amrouche, 1996 : 37). Ce pays est séparé en deux parties bien distinctes : musulmane et chrétienne.

« il y eut désormais deux villages: celui de toujours, sur les crêtes, façonné par les mains des ancêtres, et l'autre au bas de la colline, comme un petit nid construit hâtivement par la main blanche de la mission » (Amrouche, 1996 : 37)

Musulmans et Chrétiens vivaient dans le respect de l'Autre, les contacts sont très cadrés et les exogamies sont strictement interdites, ce positionnement se rapproche plus du multiculturalisme.

« Convertis et Musulmans vivaient en bonne intelligence, mais on eut dit que seuls leurs corps se rencontraient, ou mieux, leurs enveloppes, car l'essentiel ne pouvait être mis en commun. Il y avait donc deux clans face à face, bien distincts, et qui se défiaient » (Amrouche, 1996 : 38)

Mais ces deux clans partageaient certaines conceptions propres à la culture traditionnelle, comme pour

- La Montagne représente les origines, la gloire de la race, mais qui peut symboliser une entrave pour le développement, une prison pour ceux qui ont opté pour une autre conception de la vie, tel est le cas de Charles qui quitta femme et famille pour chercher la liberté loin des dogmes traditionnels à Paris
- La fierté associée à la race qui représente « le sens primitif de l'honneur » (Amrouche, 1996 : 16)
- Les femmes qui devront soutenir leurs époux quelles que soient les conditions, « le courage des femmes de chez nous qui voient leur époux partir pour des années » (Amrouche, 1996 : 17)

Du côté de Tenzis

La partie qui se passait à Tenzis est la plus riche dans l'évocation des éléments culturels traditionnels, et qui sont accentués par la domination de la grand-mère paternelle qui gouvernait la maison, « Yemma avait laissé à Gida la direction de la maison » (Amrouche, 1996 : 18), et le père distant prenait le côté de la grand-mère au risque de devenir violent vis-à-vis de ses enfants. Généralement la relation en le père et la mère était basée sur le respect, la protection et la complicité, sauf l'épisode de la dispute qui a poussé Caroline à quitté momentanément le foyer conjugal.

Le personnage de Gida pratiquait librement les rites musulmans dans ce foyer chrétien, donnait son avis sur tout, et était respectait par tous les Iakouren, et nul n'a essayé de la convertir au catholicisme, ce qui peut être considéré comme un indice d'interculturel. Le respect de la différence était de mise dans cette famille hétéroclite :

« le père, portait une chéchia, la mère s'habillait à l'européenne [...] mais la grand-mère s'enveloppait d'une vieille couverture rayée en guise de haïk. le père, malgré sa chéchia, se rendait à la messe, tandis que Yemma s'obstinait à ne jamais l'accompagner, mais l'aïeule portait ostensiblement des offrandes aux marabouts » (Amrouche, 1996 : 29)

Le texte présente des éléments des us et coutumes kabyles : rôle des femmes/hommes, mariage, superstitions, endroits que les femmes ne pouvaient voir que la nuit, en l'absence des hommes (Amrouche, 1996 : 113), préférence pour la naissance des garçons, prestige des personnes lettrées, art culinaire traditionnel, etc.

Les lois traditionnelles patriarcales régissant le statut de la femme sont restrictives, elles tournent autour de la loi de la pudeur « qui ne devaient jamais transgresser les femmes » (Amrouche, 1996 : 25), des interdits vestimentaires et de la restriction des libertés avec le passage de l'enfance à l'âge adulte.

Cette conception est partagée entre Chrétiens et Musulmans, Taos Amrouche évoque dans son roman posthume *Solitude ma mère*, les caractéristiques de son père proches de celle d'Augustin « la pudeur et l'austérité étaient aussi les qualités dominantes de mon père qui, en dépit de son éducation chrétienne, subissait encore l'emprise de nos millénaires traditions kabyles. » (Amrouche, 1995 : 21)

Le destin de Kouka

La petite Marie-Corail (Kouka) est élevée à l'européenne, sa mère ne voulait pas qu'elle côtoie les Siens « j'étais promise à une autre vie : je n'étais là que de passage, je ne devais pas l'oublier [...] elle appréhendait de nous voir rester à mi-chemin » (Amrouche, 1996 : 46)

Cette éducation était en contradiction avec le conservatisme familial qui reproduisait les schémas ancestraux, « la surveillance jalouse à laquelle j'étais soumise m'irritait et me poussait à la rébellion » p.181 au risque de faire face au courroux du père. Kouka se conforma aux normes sociales et ce qu'on attendait d'une jeune femme pour faire plaisir à son père en se réfugiant dans « la solitude et le silence » (Amrouche, 1996 : 187) Marie-Corail vécu une phase de mysticisme à 16 ans qui la coupa du monde et de ses camarades, et qui rendait son père secrètement heureux.

« alors que mes compagnes recherchaient l'amusement et la facilité, j'essayais de m'élever dans la voie sévère pour laquelle je me croyais faite, dépensant dans mes adorations au pied des autels des trésors d'amour. N'ayant personne à qui offrir mon cœur exalté, je me mis nuit et jour à brûler comme un phosphore » (Amrouche, 1996 : 191).

Kouka reprendra goût à la vie grâce au soutien d'une enseignante qui lui donna goût pour le chant, voulant devenir artiste, elle rencontra le véto de son père qui choisira pour elle son métier, elle sera institutrice. Elle s'épanouira petit à petit avec la naissance d'une forte amitié avec Noel et ses fiançailles avec Bruno. Mais malgré l'amour et la stabilité financière, elle ne pouvait être heureuse, elle devint une femme nostalgique qui portera toujours en elle une profonde tristesse.

Conclusion

Même s'il y a respect de la différence, tolérance et compréhension de l'Autre, avec Kouka qui respectait la foi de sa grand-mère et de ses amies musulmanes, qui appréciait les us et coutumes des Musulmans du Pays et de la Tunisie, qui maîtrisait les codes culturels des différents univers (chrétien, musulman, arabe, français, etc.) et qui s'est liée amicalement et amoureusement avec des Français, elle reste toujours prisonnière d'une barrière invisible qui sépare les deux mondes et révèle sa solitude.

Dans ce sens *Rue des Tambourins* peut être lue en tant qu'œuvre de l'exil qui présente un personnage interculturel par excellence, qui ne peut s'affranchir des barrières imposées par la tendance multiculturelle de son entourage.

Bibliographie

- Abdallah-Pretceille, M. et Porcher, L., 1996, *Education et communication interculturelle*, Paris, PUF
- Ait Mansour, F. 1968, *Histoire de ma vie*, Paris, Maspero
- Amhis-Ouksel, D., 2011, *L'exil et la mémoire, une lecture des romans de Taos Amrouche*, Alger, Editions Casbah
- Amrouche, T. 1996, *Jacinthe noire*, Paris, Editions Joelle Losfeld [1947]
- Amrouche, T., 1996, *Rue des Tambourins*, Paris, Editions Joelle Losfeld [1960]
- Amrouche, T., 1995, *Solitude ma mère*, Paris, Editions Joelle Losfeld
- Brahimi, D., 2012, *Grandeur de Taos Amrouche*, Alger, Editions Chihab
- Camilleri, C. et Cohen-Emerique, M., 1989, *Choc des cultures: concepts et enjeux de l'interculturel*, Paris, L'Harmattan
- Collès, L., 1994, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles, De Boeck-Duculot
- Drici, K. 2013, *Marguerite-Taos Amrouche et l'œuvre de la moisson de l'exil*, Tizi-Ouzou (Algérie), La Pensée
- Mucchielli, A., 1986, *L'Identité*, Paris, PUF